

Le wagon était presque désert à cette heure-là. Prêt à s'assoupir, Julien regardait devant lui dans le vide, l'épaule calée contre la fenêtre. Sa journée de boulot l'avait épuisé. Il laissait dodeliner sa tête, qui penchait peu à peu vers la vitre, jusqu'au moment où elle bascula assez pour la toucher. L'humidité glacée et grasse de ce contact le fit alors sursauter, et il s'en écarta avec une légère répulsion. Mais l'ébranlement de la rame le berça de nouveau. Les yeux mi-clos, il se remit à pencher vers la vitre. Elle était hachurée de tags nerveux. Les uns convulsifs et sommaires – une courte décharge de deux-cent-vingt volts – les autres entortillés sur eux-mêmes. Il avait du mal à dissocier ces graffitis flottants de ceux qui couvraient les murs des stations. Frayant leur ligne brisée d'un placard publicitaire à l'autre, ils s'étiraient avec le mordant d'un arc électrique. Ce trait interminable, crépitant par salves en dents de scie, semblait promis à une dislocation imminente. Mais le mouvement et la vitesse de la rame

le lissaient un peu, sans réussir à le rendre flou. Ils le forçaient à un semblant de continuité : précaire, fragile, mais éblouissante. Cela faisait un bon bout de temps que Julien essayait de transcrire dans son travail d'artiste cet électroencéphalogramme multicolore et survolté, que toutes les grandes métropoles enregistrent le long de leurs couloirs de métro. Un tracé ininterprétable, surchargé jusqu'à l'illisibilité, mais que le premier coup d'œil permet d'attribuer à celle qui l'a fait naître. Un jour, il en était certain, il y arriverait. Il donnerait à ses toiles ce rythme si particulier, spécifique de chacune de ces villes, qui justifierait et leur titre et leur prix. Tokyo, Madrid, Moscou, Caracas... Il essaierait de n'en oublier aucune. Ce serait un atlas du génie des capitales. Universel. Bientôt... Pour l'instant, et pour boucler ses fins de mois, il en était à reblanchir des galeries entre deux expositions, sinon à y donner un coup de main pour les décrochages. Trouvant tous ces lieux surfaits, il aurait refusé d'y exposer si on le lui avait proposé, même avec un pont d'or, tant il plaçait haut la barre de ses ambitions. L'approximatif, la séduction facile, les exigences de la mode ou des galeristes, qui ouvraient selon lui des *concessions à perpétuité*, ce n'était pas son truc. Alors tant pis s'il lui fallait attendre encore un peu. Il acceptait sans amertume les petits boulots chez les autres pour rester à Paris, au cœur du creuset de la création. Il en

serait un jour l'un des acteurs incontournables. Sa conviction là-dessus était faite... Mais quels autres ?

Des marchands d'art contemporain pour l'essentiel, et avec eux, il lui fallait avaler souvent des couleuvres. Mais aussi des copains avec leur piaule, ici ou là. La cuisine de l'un, la salle de bain de l'autre. Au risque d'accréditer seulement sa réputation d'artisan-peintre. Et elle seule.

Une réputation irréprochable d'ailleurs, qui lui aurait permis de remplir à l'avance, et pour des années, son carnet de commandes, mais au sujet de laquelle il n'autorisait que lui-même à plaisanter. Il n'aurait pas supporté en effet le moindre commentaire là-dessus, le moindre avis des tiers ou des proches. Même des plus proches. Même des mieux intentionnés, qui, comparaient ses avantages d'artisan presque établi avec ceux du rapin frustré, et s'inquiétaient pour lui : ils voyaient s'élargir ce fossé entre ses hautes aspirations, et sa course pour joindre les deux bouts. Une course quasi permanente, ou presque : parce qu'il prenait quand même ici et là un peu de temps pour réfléchir à son grand œuvre qui mûrissait, et à en peaufiner les concepts. Le *timing* de sa carrière d'artiste, il en avait une idée très précise. Il ne laissait à personne le droit de le modifier, fût-ce d'une seconde. Quelques rares expositions personnelles, remarquées avec enthousiasme par la critique, qui les trouvait exigeantes et

radicales, s'étaient toutes conclues par des désastres relationnels, sinon commerciaux avec les galeristes. Sans parler de ceux qui suivaient chacun de ces clashes, avec sa banque, dont il changeait souvent... Mais cela n'avait pas réussi à entamer d'un pouce sa détermination, ni son intransigeance de plasticien.

Il n'était plus qu'à deux stations de chez lui, à Villejuif, et la perspective de retrouver quelques minutes plus tard la tiédeur de son foyer, les bras de sa compagne et les gazouillis de leur bébé le parcourut d'aise, au point de le faire sourire aux anges. Il ne se doutait pas que ce retour au bercail, si semblable aux autres, avec le doux-amer de sa frustration d'artiste, aurait des suites qui bouleverseraient sa vie. Lui qui rêvait de changement, il allait être servi... Mieux qu'un prince. Mieux qu'un roi. Mais ne précipitons pas le cours des choses. Pour l'instant, il n'avait plus qu'une image en tête : celle de cette courbe lisse et évasée qui s'étirait du cou à l'épaule de Keïko, sur laquelle il écraserait ses lèvres, puis il froterait sa joue. Avec le désir de s'y anéantir, tant il était crevé de fatigue.

Une femme sans âge, en imperméable, se tenait assise face à lui deux rangs plus loin. Il avait laissé flotter son regard à travers elle sans la voir, depuis Bastille, alors qu'elle croyait dur comme fer qu'il la dévisageait. Non sans un brin d'inquiétude, d'ailleurs : celui de finir, comme tant de gens,

dans un fait-divers. Une seconde de *violence* « *urbaine* », inexplicable oxymore. Alors, dès qu'elle le vit sourire, elle lui rendit la pareille avec un empressement exagéré. Son air d'innocence soudain, presque attendrissant, la rassura, comme s'il levait d'un coup toute équivoque. Julien réalisa un peu tard le malaise qu'elle avait pu, et même dû ressentir. Il se redressa, et se hâta de sortir ses mains des poches de son blouson. Pour lui montrer qu'elles ne cachaient rien, qu'elles n'avaient rien de menaçant, et que c'était le froid seul qui les lui faisait tenir ainsi fourrées dedans. Il remarqua avec gêne qu'elles étaient encore tachées de peinture blanche, et pas seulement qu'autour des ongles. Était-ce l'échange inattendu de ces sourires, leur isolement de passagers tardifs au bout du wagon qui facilitait ça ou bien autre chose, toujours est-il qu'en lorgnant sur les mains salies de blanc de son voisin, comme si elles étayaient son diagnostic cette femme l'apostropha à voix haute, avec un aplomb de secouriste.

– « Vous, vous bossez trop ! Ou bien vous ne dormez pas assez... Sans doute les deux... Il ne faut pas tirer autant sur la corde : on ne fait que des bêtises après ! Profitez bien du week-end... », conseilla-t-elle en hochant la tête. La rame décéléra en vue de l'arrêt suivant. Alors la dame se détendit avec une souplesse inattendue pour se rapprocher

de la porte à glissières. A peine entrouverte, elle la traversa très vite, sans se retourner.

– « Cela se voit-il donc tant que ça ? » pensa-t-il, amusé par l'étrange gratuité de l'avertissement. « Je me demande si Keïko va trouver elle aussi à redire... » Keïko, c'était sa femme. Enfin presque : il vivait en couple avec depuis sept ans. Un bonheur pas très plan-plan – c'était le moins qu'on puisse dire – mais où les hauts l'emportaient très largement sur les bas. Ce petit bout gracile de japonaise, vif et trépignant sur place comme si le temps lui était compté, plus parisienne qu'une vraie, mais nippone jusqu'à la moelle, était un de ces coqs-à-l'âne culturels nés de la mondialisation. Une vraie geisha de poche, qui parlait verlan, et fréquentait le marché des Enfants Rouges comme si elle y avait fait ses premiers pas. Elle préférait en connaissance le rosé d'Anjou au Riesling pour accompagner ses tempuras de crevettes, et votait Mélenchon en sachant très bien pourquoi. Un détail pourtant freinait sa boulimie d'intégration. Mais c'était bien le seul : personne n'avait encore eu l'audace de faire un manga avec le dernier Virginie Despentes... Cela la sidérait ! Bref, un modèle de branchitude, pour parler comme Ségolène, héroïne des Deux-Sèvres, lorsque celle-ci dardait son menton refait vers son auditoire. Ce soir-là, comme les autres d'ailleurs, elle accueillit Julien comme il l'aimait :

sans un mot. Mais avec un tel plaisir à le revoir, à lui tendre son front pour un baiser (avec l'énergie et la grâce d'une agnelle en mal de caresse) que cela le remuait autant à chaque fois. Il dépliait alors sa longue carcasse filiforme pour lui faciliter la tâche, et fondait de plaisir dès que ses lèvres s'écrasaient sur sa peau incroyablement fine. « Une peau de céladon » lui avait-il dit un jour, croyant lui faire un compliment.

– « Mais le céladon, c'est tout vert ! » s'était-elle récriée. « Tu es un vrai dégueulasse ! Attends encore un peu, pour me balancer des horreurs pareilles : une japonaise « céladon », c'est une japonaise morte depuis huit jours ! »

Quand il passa le seuil, le petit pavillon était plongé dans la pénombre et le silence. Tout au plus entendit-il barboter à gros bouillons de l'eau sur la gazinière. Avec quelque chose dedans, peut-être du riz, parce qu'il flottait dans la pièce comme une odeur balsamique un peu fade, de laurier ou de bouquet garni. L'évocation de cette nébuleuse drue de grains de riz soulevés et brassés par l'ébullition lui ouvrit soudain l'appétit. Il appuya sur l'interrupteur. Il vit d'abord Sumo, le matou de la maison. Ce chat angora et obèse vérifiait de loin, sans quitter le canapé, que c'était bien son maître qui rentrait. En entendant jouer sa clef dans la serrure, il s'était relevé pour s'étirer de tout son long en baillant. Il

avait découvert largement ses canines, d'une cruauté insoupçonnable d'ordinaire. Puis il avait tourné le dos avec dédain, l'air presque déçu de le voir rentrer ainsi, les bras ballants... Parce que ce que Sumo adorait par-dessus tout, c'était de pouvoir investir, dès qu'on l'avait vidé, le carton dans lequel Julien ramenait les courses. Il se l'appropriait alors avec une détermination comique. Sumo était dingue des cartons. Raide dingue. De tous les cartons, les grands, les petits, même de ceux dans lesquels son gabarit ne lui permettait pas de tenir. Mais en se contorsionnant bien, il lui arrivait parfois de pouvoir s'encaster dans une boîte à chaussures, fier comme le roi des chats, débordant d'un royaume plus petit que lui... A quoi pensait donc son maître, pour le priver d'un plaisir si simple ? Un carton, ça se trouve si facilement... Gonflant alors son poil au point de doubler de volume, il s'était arc-bouté en accent circonflexe sur son coussin, avant de retomber dessus tel un soufflé. Et de s'y aplatiser avec détermination, jusqu'à ce que seules ses oreilles pointassent hors de lui, comme deux brins rebelles d'une houppette géante. Dans le minuscule vestibule, Keïko apparut soudain comme une surimpression dans un film de genre : celle d'un spectre espiègle mais bienveillant. Diaphane, et légère. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour obtenir son baiser du soir. Julien s'était contenté ensuite de lever le menton vers l'étage pour



demander si l'enfant dormait déjà, et elle lui avait posé un doigt sur la bouche pour le lui confirmer. Puis elle se tourna vers la console et y prit une enveloppe sans timbre et non scellée, un peu rebondie, et dont le rabat laisser deviner la tranche d'une bonne petite liasse de billets beiges – « Tiens », lui dit-elle, avec l'air de quelqu'un qui mesurait l'importance de ce qu'elle représentait pour lui, « Marc est passé cet après-midi. Il a laissé ça pour toi... » « Ca », c'était un règlement qu'il n'espérait plus. Pour des travaux remontant à l'été d'avant, chez un copain avec lequel il avait fait les Beaux-Arts, et qu'il n'avait pas osé rappeler à l'ordre, parce qu'il savait très bien que lui aussi tirait le diable par la queue.

– « Ca peut attendre octobre ? » avait demandé ingénument Marc à Julien, en sachant trop bien que c'était la seule option possible. Pour lui, en tout cas... Julien avait répondu oui, sans barguigner. Mais on arrivait maintenant à la fin février, et à force de trop y penser, il s'était presque fait à l'idée d'oublier de réclamer son dû. Marc Bissière prétendait que son galeriste jouait la montre pour lui régler deux de ses petites pièces de plexiglas, vendues au forcing à un collectionneur. Ce dernier n'avait accepté de « craquer » pour elles qu'à condition d'étaler le paiement en plusieurs traites, ce qui devenait chose courante au moment où un nombre incroyable de galeristes mettaient la clef sous le paillason.

De plus, ce monsieur s'était permis de signaler, avec la même assurance que s'il avait l'exclusivité de ce constat, que la crise touchait maintenant autant les collectionneurs que les galeries. Et qu'il fallait désormais consentir à l'échange de ces bons procédés, baptisés par lui : « *petits efforts réciproques.* » Mais, des efforts envers les artistes, il n'en avait pas été une seconde question pendant que ce beau parleur commentait son deal en remplissant ses quatre chèques antidatés en présence de Marc. Qu'est-ce que Julien aurait pu trouver à redire quand Marc lui avait expliqué, très remonté, pourquoi il était si en retard pour le payer ? Surtout que dans un sursaut d'honnêteté (ou d'amitié) il avait offert en gage à Julien une de ses œuvres, précisément la jumelle de celles dont il s'impatientait de toucher le règlement... Julien n'avait pas osé le vexer en lui avouant qu'il la trouvait balourde, pour ne pas dire moche. Ou que son futurisme était, comme celui des deux autres, d'un déjà-vu propre à décourager tout le monde... Lui, il n'aurait jamais mis sur le marché des bidules pareils, qui hésitaient avec maladresse entre sculpture et décoration. Mais il aimait bien Marc. C'était un brave type qu'il lui fallait ménager, parce qu'il l'appelait parfois sur l'un de ses chantiers « alimentaires », quand il y avait une urgence, un imprévu, ou trop à faire pour lui tout seul.

– « Il a tout payé d'un coup ? Et en cash... ! Je

n'en reviens pas... » s'exclama Julien après avoir vérifié le contenu de l'enveloppe. Cette dotation qu'il n'espérait plus acheva de le mettre de bonne humeur. Et comme il n'avait rien pu s'acheter pour les fêtes, il décida qu'il pouvait se permettre d'aller faire un petit tour sur Ebay. Le soir, pendant que Keïko faisait sa toilette et langeait le bébé, il y traquait des meubles scandinaves des *sixties*, bien qu'il n'eût que très rarement les moyens de se les offrir. Juste pour le plaisir des yeux. Son goût s'était affirmé avec la curiosité. A la longue, il était devenu un expert assez pointu en la matière, capable de dénicher un modèle rare derrière une photo d'apparence banale, ou avec un descriptif mal renseigné. La plupart du temps, l'objet lui échappait quand l'enchère tombait, parce qu'elle était trop élevée pour sa bourse. Il avait réuni cependant quelques pièces intéressantes, sans que l'on puisse parler de collection. Il les briquait avec dévotion quand il en avait le temps. Et quand ses amis le visitaient, il s'essayait à les vanter devant eux :

– « Voilà la bonne antiquité de demain ! Ne rigolez pas, les gars : la *came* est bien répertoriée. Elle est intemporelle.

Elle est indémodable. C'est le moment d'acheter... » Ce côté « amateur éclairé » qui cadrait si mal avec son anticonformisme, son indifférence affichée pour les biens matériels, amusait ses amis et les ras-

surait : c'était, en cherchant bien, le seul point qui détonnait avec cette intransigeance bohème qu'il affichait avec naturel, sans même la revendiquer. Après avoir dîné, il s'installa donc devant son écran, encore plus émoustillé que d'ordinaire. Il sentait comme un mystérieux signal l'appeler. Avec toute l'imprécision prometteuse du monde virtuel. Il avait tapoté à peine deux ou trois fois sur le clavier, quand la chose apparut : d'une élégance à couper le souffle, et dans un état impeccable. C'était une enfilade de bois blond – de l'érable moucheté à coup sûr – campée sur quatre pieds au dessin irréprochable : un cône puissamment tendu, étiré à l'extrême jusqu'au ras du sol, où un sabot de laiton sphérique l'empêchait de rompre. Un équilibre qui tenait du miracle et une véritable révélation pour Julien. Elle lui avait fouetté le poulx, après l'avoir suspendu une seconde, parce qu'il l'avait identifiée au premier regard ! Il en était resté ébahi. Son propriétaire n'avait affiché avec qu'un cartel sommaire. Mais c'était bien un prototype, ou en tout cas un meuble tiré à très peu d'exemplaires, de Liv Mortensen, une créatrice qu'il plaçait au dessus de tous ses confrères. Pour l'instant, la mise à prix de cette merveille, lancée deux heures avant, n'était qu'à un euro : une façon classique d'appâter l'amateur. Un désir furieux de posséder ce meuble le saisit alors pour ne plus le quitter de la soirée. Et

pourtant, le réalisme le forçait à admettre le peu de chance qu'il avait de l'acquérir. Parce que s'il avait su l'attribuer sur-le-champ à ce designer de haut vol, d'autres petits malins pouvaient l'avoir fait aussi bien que lui. Et sans doute étaient-ils mieux nantis que lui pour satisfaire leur envie... Il ouvrit une multitude d'autres fenêtres sur la toile pour jouer la montre, sans réussir à s'intéresser à quoi que ce soit d'autre. Il revenait toutes les trois ou quatre minutes sur cette annonce alléchante, pour surveiller les premières attaques des enchérisseurs. A sa grande surprise, au bout de la première demi-heure, aucune offre ne s'affichait encore, et il se dit que ce n'était pas une raison pour commencer à trop espérer. Là-haut, le bébé se mit à pousser ces cris de faim déchirants qui lui avaient valu, dès ses premiers jours, le surnom peu flatteur de *Madame Butterfly*.

Encore une litote pour témoigner de l'importance qu'elle avait prise dans le cœur de son père, dès le premier clignement de ses yeux, avec ces petites fentes si subtilement bridées qui lui servaient de paupières. Julien se leva pour aller voir si Keïko avait besoin de lui. Mais en quelques secondes ces pleurs bruyants se hachèrent. Puis ils s'espacèrent, et disparurent dans une prise de biberon programmée. Keïko avait réussi à rendormir le phénomène vocal en lui fourrant la tétine dans le bec. Elle de-

vait maintenant le bercer en le nourrissant, parce qu'au dessus de sa tête, Julien entendait le plancher de la chambre craquer sous ses pas réguliers, qui allaient et venaient entre le berceau et la fenêtre. Un bon moment après, les craquements reprurent, toujours aussi discrets, mais derrière lui cette fois, sur l'escalier de bois que Keïko descendait, en trotinant dessus avec ses chaussons miniatures.

– « Tu ne te couches pas ce soir ? » murmura-t-elle presque en atteignant le petit salon qui leur servait aussi de bureau. Et aussitôt l'odeur de thé vert et de *shiso* de son démaquillant l'enveloppa, et le troubla, parce qu'il agissait sur lui depuis qu'ils se connaissaient comme un aphrodisiaque puissant.

– « Si c'est avec toi que je couche, je veux bien... » Dans son dos, elle se pencha sur lui, s'appuyant des mains sur ses épaules, avec le poids de deux tourterelles : « Tu m'avais bien dit que tu ne voulais pas rater Antonioni sur Arte ? Ca commence dans cinq minutes... »

– « Je le connais par cœur. On peut rater le début. Je te le raconterai. Regarde ça, plutôt... », lui proposa-t-il, en cliquant sur l'image qui le fascinait.

– « C'est quoi ? » demanda-t-elle avec ses intonations de petite fille de dessin animé.

– « C'est une enfilade de Mortensen. Une « trois portes » de 1964. C'est la première que je vois sous toutes ses coutures. Elle est géniale, non ? »

– « C'est très joli ! », confirma-t-elle. C'était sa façon à elle de dire qu'elle la trouvait très belle.

– « Je suis ravi qu'elle te plaise. Je la verrais bien contre ce mur... », dit-il en soupirant. « Malheureusement, ce n'est pas le moment de faire une folie. Dommage... ».

– « Tu devrais la prendre ! Elle est à un euro à peine... Tu n'as pas un euro ? Si tu veux, je te les avance ... » s'amusa-t-elle, regrettant aussitôt sa petite plaisanterie, parce qu'elle était maintenant tout à fait sûre de le contrarier.

– « Ca va faire un prix à la fin. Trop gros pour nous... »

– « Et avec l'argent de Marc ? » suggéra-t-elle. « Tu pourrais peut-être ? La banque n'est pas *rouge*... ! » Sa tournure maladroite, pour lui rappeler que pour une fois, le compte du ménage n'était pas à découvert, lui serra le cœur. De temps à autre, de moins en moins souvent d'ailleurs, un barbarisme charmant ou un mot pris pour un autre venaient émailler les phrases de Keiko. Tellement charmants que Julien n'osait pas corriger ces « perles. » Et que parfois même, il les reprenait à son propre compte, sans se moquer le moins du monde. Juste par tendresse.

– « Tout ce qu'il y a dans l'enveloppe n'y suffirait pas... Et on a beaucoup plus important à acheter : pensons au bébé... ! » trancha-t-il, im-

pressionné par sa responsabilité toute neuve de père de famille. « Merci quand même, pour ta proposition... » Il regarda une dernière fois ce meuble de rêve avant d'éteindre son ordinateur. Il se faisait l'effet de la chèvre de Monsieur Seguin, tirant sur sa longe et son cou pour lorgner la sublime montagne violette qu'elle ne foulerait jamais. D'un dernier clic, il s'assura néanmoins qu'il suivait toujours l'enchère. L'image qui persistait dans son crâne, une fois l'écran noirci, restait plus qu'attirante. Obsédante. Pour l'instant, il devait se contenter de regarder au lit l'*Eclipse* d'Antonioni, et de ce parfum enivrant de thé vert mêlé au shiso. Peut-être cette fragrance, si excitante, les empêcherait-elle de tenir jusqu'au bout du film. Leurs corps s'impatienzaient vite dès qu'ils s'effleuraient. Suivrait alors un câlin comme on en voit peu au cinéma. Fougueux, extatique, mais pas mimé. Ce n'était pas si nul comme programme. Dans la semaine qui suivit, Julien devait prêter main forte à l'accrochage d'une grosse expo chez Gary Largosian. C'était de hideuses photos en cibachrome de Cindy Sherman : déguisée en soubrette aguicheuse, elle s'y essayait à mouliner des légumes ou à passer l'aspirateur chez elle. Une vraie-fausse *bunny* tirée du magazine *play-boy*. Avec surtout l'air d'une andouille folle d'elle-même. A en croire Gary, ces panneaux démesurés étaient des icônes, sinon des *incunables* de l'artiste.



Introuvables sur le marché, ils allaient selon lui faire sensation.

Pour Julien, c'était tout juste une « *daube indigeste* » surpayée, qui lui valait un fichu tour de reins, la star internationale lui ayant fait déplacer à toute vitesse chaque « œuvre » d'un mur à l'autre, en lui demandant de la porter à bout de bras. Sans trouver l'éclairage dont elle rêvait, mais incapable de dire lequel. Il faut dire à sa décharge qu'il faisait un temps de chien, et qu'un ciel plus qu'instable modifiait en permanence la luminosité de la galerie.

– « *On se croirait dans un foutu tombeau* » avait-elle lâché en américain, furieuse, et à plusieurs reprises, dès qu'un gros nuage noir passait au dessus de la rue, faisant tourner au bistre les murs blancs de l'endroit. « *Fucking, fucking grave\*...* » Voilà ce qu'elle avait dit. Elle avait même craché de dépit son chewing-gum par terre, avec tout le bruit nécessaire pour marquer son dépit. Largosian qui avait peur de la contrarier, avait affecté de trouver ça drôle. Et potentiellement juteux, au figuré bien sûr.

Il avait de suite pensé, puisqu'il avait des témoins, qu'il pourrait mettre le crachat de Cindy sur le marché, comme une relique certifiée. Hors de prix, bien sûr, en la plaçant dans un joli coffret transparent.

---

\**foutu, foutu tombeau!*

De métacrylate ou de verre... Aussi, chaque soir de cette semaine-là, Julien retrouvait-il avec soulagement les deux femmes de sa vie, et vérifiait-il, de plus en plus intrigué par elle, la cote de ce meuble qu'il convoitait sans trop y croire. Et qui, à sa grande surprise, ne décollait pas. Au bout de quatre jours, elle plafonnait toujours au premier euro de sa mise à prix. Julien pensait que tous ceux qui savaient ce qu'elle était vraiment avaient décidé de jeter au tout dernier moment le poids écrasant de leur enchère. Pour éviter de trop la « pousser. » Le lundi suivant, une heure avant la fin de la vente, Julien, le cœur battant, constata que personne ne s'était encore manifesté. Ce meuble, pour impressionnant qu'il soit, n'avait retenu aucune attention... Une demi-heure plus tard, rien n'avait bougé. C'était trop beau pour être vrai... Idem un quart d'heure après : l'enchère plafonnait à son point de départ ! A maintes reprises, sa fréquentation assidue d'Ebay lui avait montré que c'était dans les toutes dernières secondes que les choses se décidaient. Et qu'au terme d'une attente stratégique poussée au paroxysme, quelqu'un abattrait alors son offre, laminant toutes les autres, pour emporter le morceau. Il devait rester à peine une minute avant la fin de l'adjudication, et Julien, qui vérifiait en temps réel sur son écran le temps qui s'écoulait, se prit d'un espoir fou. Il couvrit d'abord l'enchère à la hauteur de la mise à prix. Il confirma

ensuite qu'il acceptait d'aller jusqu'à cent cinquante euros, si quelqu'un tentait de lui faire concurrence. A sa grande surprise, une case clignota sur l'angle supérieur droit de son écran pour lui confirmer qu'il restait pour l'instant le meilleur enchérisseur. Puis, très vite après, presque sur la même ligne, quelqu'un d'inconnu, et d'invisible, le félicita d'avoir remporté l'objet ! A un euro ! Il eut envie de crier sa joie, et de sauter sur sa chaise, mais un doute le prit. L'aubaine dont il croyait bénéficier ne pouvait qu'être démentie sous peu : le vendeur frustré s'arrangerait toujours pour contester cette vente à perte par tous les moyens existants. Y compris ceux de la mauvaise foi : il alléguerait sans doute une erreur de procédure, ou l'absence de prise en compte du retrait de son offre par le site. Un retrait imaginaire bien sûr... Ou peut-être même présenterait-il des excuses pour avoir détruit l'objet accidentellement ? C'était souvent le cas pour les vendeurs indéliçats de verreries lorsqu'elles n'atteignaient pas le prix escompté, faute d'avoir fixé un prix de réserve. Pour avoir péché par un excès de confiance dans sa marchandise. Julien l'avait constaté plus d'une fois... Mais briser une enfilade par maladresse présentait quand même peu de risques... C'était peut-être vrai, alors se disait-il en se pinçant : il l'avait bien remportée à ce prix-là... ! Il se leva donc pour en avertir Keïko à l'étage, et il flûta sa voix au pied de l'escalier :

– « Tu sais quoi... ? J'ai eu le Mortensen pour un euro ! C'est dingue. Ca vaut au moins deux mille ! »

– « Je suis très contente ! » répondit d'en haut, sans manifester un enthousiasme délirant, la voix de petite fille qui restait dans l'ombre. Sans se départir de ce sourire calibré et gracieux, comme un gage permanent de bonne surprise, Keïko semblait du matin au soir très contente de tout ce qui arrivait. Vraiment de tout. C'est ce qui expliquait sans doute que cela ne se voyait pas davantage quand elle avait des raisons objectives de l'être... Cette façon d'être était un peu frustrante, mais néanmoins très reposante... Le Japon, malgré sa conjoncture défavorable, continuait à nous distancer en nous envoyant de l'électronique et des filles comme elle. Une créature aussi sophistiquée et ergonomiquement remarquable, d'une fiabilité toujours égale, proche des meilleures productions de Sony ou Nintendo, relevait de cette tombola culturelle et génétique dont Julien se félicitait tous les matins d'avoir tiré le gros lot. De peur de briser l'enchantement, Julien n'osa pas chercher trop rapidement où et comment il lui faudrait retirer ce Mortensen incroyable et qu'il avait si facilement acquis. Mais au bout d'une heure, son portable sonna pour le rassurer. Une voix grave et mûre, assez sympathique, le félicita sans ambages pour la bonne affaire qu'il venait de réaliser. C'était assez surprenant, parce que Julien ne se souvenait pas d'avoir

donné son numéro. Cette voix était teintée d'un discret accent nordique. Ce n'était ni de l'allemand ni du russe qui la colorait, ça Julien en était sûr. Mais elle était assortie au meuble : elle était à coup sûr suédoise ou norvégienne, et c'était bien entendu celle du vendeur malheureux de l'enfilade, qui convenait qu'il aurait préféré gagner quelques sous dessus.

D'autant que, malgré l'imprécision de son annonce sur le Net, il savait exactement ce qu'il vendait. Il se déclara au fond soulagé d'avoir trouvé un acquéreur, même à ce prix-là, parce qu'un déménagement imminent le forçait à se séparer de son encombrante pièce unique. Il assura Julien qu'il était content de savoir qu'elle retrouverait sa place chez un véritable amateur. Il confirma très vite son authenticité : un modèle de mille neuf cent soixante quatre, tamponné ! Bagué non pas de laiton, comme sur le modèle ordinaire, mais de bronze.

– « De bronze ? » s'étonna Julien, à la fois ravi mais circonspect, parce qu'il ne pensait pas que Mortensen ait un jour utilisé ce métal.

– « Oui, de bronze. Il n'y a pas de doute là-dessus ! Il a été réalisé spécialement pour mon père, mais avec des dimensions un peu supérieures à l'original... ».

– « Supérieures de combien ? »

– « Oh, pas le double ! D'une vingtaine de cen-

timètres, tout au plus. Enfin je crois... » Julien fit un calcul rapide, sans pouvoir conclure :

– « Je comptais procéder moi-même à l'enlèvement... », lui avoua-t-il, pris soudain d'un doute. « Vous pensez que ça tiendra sur le toit de ma petite Renault ? »

– « Quand vous dites petite, c'est « *petite* » comment ? » demanda la voix sans se démonter.

– « Une Clio quatre portes » précisa Julien.

– « Il n'y a aucun problème alors ! » jubila alors l'autre.

– « Je viendrais seul. Vous pourrez m'aider à hisser le meuble dessus ? » Julien s'inquiétait d'avoir perçu, à nouveau, ce très léger chevrottement, qui dénotait l'âge certain de son interlocuteur, et les limitations probables qui vont de pair.

– « N'ayez aucune crainte. On vous aidera ! » Julien ressentit brusquement comme une sorte d'impatience à l'autre bout, dont il ne savait trop que penser.

– « Demain, dix heures. Ce n'est pas trop tôt pour vous ? »

– « C'est parfait. Passez par Montreuil. C'est le plus court. Ensuite, prenez la rocade pour contourner Aulnay... Puis vous allez vers Tremblay, et la direction Vieux Village. Tournez avant, à « La Paix. » C'est à deux pas du Rond-point Jaurès. Vous voulez que je répète ? »